

Nord-est de Ceylan

Asoka

Dans la forêt clairsemée et sèche du nord-est de Ceylan, la silhouette grise du dagoba se dressait, solitaire. À ses pieds, seules quelques pierres rongées par le temps attestaient qu'autrefois un édifice s'était déployé autour du monument commémoratif de la grandeur spirituelle du Bouddha.

Asoka tourna sur lui-même plusieurs fois, fouillant lentement du regard le couvert épars des acacias dont les longues épines semblaient menacer le jeune homme des pires représailles, pour la profanation qu'il s'apprêtait à commettre. Du haut d'un arbre, quelques singes au pelage gris argenté, l'observaient de leurs yeux vifs enfouis dans leur face noire, tout en mâchouillant des branches fines ou en s'épouillant deux à deux. Un gobe-mouches du paradis le fixait aussi d'un air réprobateur, sa crête bien dressée sur sa tête et sa longue queue se balançant au rythme de ses pépiements.

Malgré les indications dont il disposait, Asoka eut beaucoup de mal à repérer l'interstice qu'il recherchait entre les pierres. L'étroite fissure était dissimulée par d'épais buissons. Il peina pour dégager l'entrée et son torse cuivré se mit à briller de sueur. Seuls les sifflets stridents des perroquets verts accompagnèrent sa respiration saccadée par l'effort.

À demi rassuré par sa solitude toute relative, Asoka plia son sarong et le noua à la taille. Après une courte

prière, il se glissa dans la fente étroite qui courait entre deux rochers affleurant à la surface du sol. Le cri aigu d'un singe offusqué par son audace le retint un instant, puis il reprit sa difficile reptation vers la cavité naturelle qui se cachait sous la coupole pleine du monument.

Il frissonna quand il pénétra dans l'étroite galerie qu'il venait de mettre à jour. Il régnait une légère fraîcheur dans le boyau qui s'enfonçait dans les entrailles de la terre. Asoka l'apprécia à sa juste valeur, après avoir enduré la fournaise du dehors pendant les heures de marche qui l'avaient mené jusqu'aux ruines du monastère de la forêt.

Asoka avançait lentement, évitant de s'écorcher aux aspérités des roches qui laissaient, malgré tout, sur son corps brun des traînées rouge vif. Il avait l'habitude du travail souterrain et ne souffrait pas de claustrophobie. Sa quête journalière des gemmes dans les puits profonds et humides du royaume de Kandy, l'avait préparé aux difficultés physiques de cette incursion dans le dagoba. Il était familier des longues reptations aveugles et solitaires dans les entrailles de la terre. Il ne redoutait ni le silence, ni l'obscurité, ni l'étreinte humide de la gangue boueuse autour de lui. Pourtant, une appréhension inhabituelle l'oppressait.

La tension qu'il ressentait dans tout son être provenait de tout autre chose. Asoka portait le nom d'un empereur indien qui avait envoyé son fils prêcher la parole du Bouddha dans l'île de Ceylan, plus de deux mille ans auparavant. Et Asoka se sentait misérable de

profaner ainsi ce monument qui devait certainement protéger une relique du saint homme ou d'un de ses grands disciples.

Mais Asoka ne possédait pas les richesses de l'ancien empereur. L'Asoka d'aujourd'hui était pauvre, aussi, l'offre que l'Anglais lui avait faite ne pouvait être refusée. En tout cas, pas par lui !

Alors, en suivant les indications de l'Anglais, il avait fait tout ce long voyage depuis les forêts moites du sud de l'île, pour se perdre dans cette végétation austère et s'enfoncer sous le dagoba à moitié écroulé.

La lumière du soleil abandonna Asoka quelques mètres à peine après l'entrée de la crevasse. Il rampa alors dans l'obscurité sur une dizaine de mètres, tâtonnant à l'aveuglette pour trouver le passage, avant d'atteindre un espace plus dégagé où il put enfin s'accroupir sur ses talons. Après avoir repris son souffle, il se saisit de la petite boîte en fer-blanc qu'il portait tout contre lui, roulée dans son sarong. L'Anglais la lui avait donnée en prévision du manque de lumière, et Asoka s'était entraîné à la manipuler dans la nuit noire pendant son voyage d'approche. Maintenant qu'il se trouvait à pied d'œuvre, il l'ouvrit d'un geste assuré.

Il retira la bougie de suif et la coinça contre son ventre afin de ne pas la perdre. Il posa ensuite la boîte en fer-blanc sur ses genoux et repéra d'un doigt la position de la touffe d'amadou qui reposait au fond. Il agrippa d'une main le bout de métal qui servait de briquet et le frappa avec la pierre à feu. De fragiles étincelles jaillirent et

tombèrent sur l'amadou bien sec. Quelques-unes s'éteignirent de suite et d'autres formèrent de minuscules points d'ignition. Asoka les encouragea à se développer en soufflant sur eux, doucement, comme avec tendresse. Ils réagirent peu à peu, jusqu'à ce que la substance ouatée et orangée de l'amadou s'enflammât enfin. Asoka reprit alors la chandelle et l'alluma à la flamme qui vacillait au fond de la boîte. Puis il referma le couvercle pour éteindre le foyer qui prenait de l'ampleur, avant de ranger la pierre à feu et le briquet.

Asoka tendit la bougie de suif, qui dégageait une fumée noire et malodorante, à bout de bras tout autour de lui pour éclairer la cavité.

D'abord, il crut que l'espace qui l'entourait était vide, la lumière de la chandelle ne découvrant que la roche nue, puis un éclat doré attira son attention. Toujours accroupi, il avança dans sa direction. Le maigre reflet se métamorphosa alors en une délicate statuette : Tara la déesse de la compassion le fixait de ses yeux de bronze depuis une niche taillée dans le rocher.

Asoka parcourut d'un regard respectueux les formes souples et rondes de la divinité. La main droite de la déesse exprimait le vara mudrâ, le sceau de la charité, du don, alors que sa main gauche formait le vitarka mudrâ, le signe du raisonnement, de l'exposition. Asoka, profondément bouddhiste, fut rassuré en constatant que la taille de la statuette, qui avoisinait un mètre cinquante,

l'empêchait de la dérober, comme le lui avait demandé l'Anglais.

Le jeune homme resta un long moment à contempler le visage serein de la déesse sur lequel le reflet des flammes venait à dessiner par instants un masque inquiétant. Il remarqua que sa coiffe imposante était percée d'un trou vide et noir, comme si le joyau qu'il avait dû abriter avait été volé depuis bien longtemps. Peut-être les informations que détenait l'Anglais sur ce dagoba venaient-ils du récit — retrouvé dans quelque écrit ancien - qu'en avait fait ce voleur sacrilège ?

Certain d'avoir respecté son engagement envers l'Anglais, et d'avoir fidèlement suivi ses consignes, Asoka décida de s'en retourner d'où il venait. Il pivota sur lui-même, balayant du regard les parois obscures de la caverne, cherchant des yeux la bouche de la galerie qu'il venait d'emprunter pour pouvoir regagner la surface de la terre.

Ce fut à cet instant qu'il le vit...

Royaume de Kandy

Sir John D'Oyly

Depuis son arrivée sur l'île de Ceylan en 1801, Sir John D'Oyly avait occupé plusieurs postes importants dans l'administration britannique. Par ailleurs, il avait eu le privilège d'étudier le bouddhisme et les langues orientales avec d'éminents érudits, et sa nouvelle nomination au poste de Traducteur en Chef du gouvernement en était une conséquence directe. Du fait de cette fonction, il était maintenant engagé dans des missions d'espionnage concernant le royaume de Kandy que le nouveau gouverneur, Sir Robert Brownrigg, envisageait d'annexer au bénéfice de la Couronne d'Angleterre. De nombreux documents lui passaient ainsi entre les mains et il portait sur certains un intérêt tout personnel : surtout ceux ayant trait aux monuments et vestiges anciens de l'île.

Confortablement installé sur la terrasse de sa résidence perchée à flanc de colline en surplomb de la ville de Kandy, Sir John D'Oyly fixait le jeune cingalais qui se tenait bien droit devant lui. Il lui demanda une nouvelle fois : « Asoka, raconte-moi ce que tu as vu. Et n'oublie aucun détail ! Tout peut avoir de l'importance. »

Alors, Asoka reprit d'une voix monocorde le récit de sa découverte. Il parla de son périple à travers l'île, de sa longue marche dans la forêt brûlante, de sa reptation

dans la fracture des rochers qui le mena à la statuette de Tara, la déesse de la compassion, et là, il s'arrêta de raconter, marquant une pause.

Sur ses rétines écarquillées par l'émotion, il discernait encore la silhouette immobile, blottie dans un renfoncement du rocher, que la lumière fantomatique de sa chandelle avait tout juste laissé entrevoir.

Un long silence s'établit entre les deux hommes, à peine troublé par le bruissement d'ailes des colibris qui butinaient un massif d'hibiscus pourpres. Au bout de quelques minutes, Sir John D'Oyly l'incita à poursuivre d'un regard. Le jeune mineur, les yeux baissés vers le plancher de la terrasse, murmura : « Avalokiteshvara, le bodhisattva de la compassion, l'époux de Tara était là, assis dans la position du lotus, au fond de la cavité... »

L'esprit rationnel de l'Anglais ne pouvait se satisfaire de cette explication surnaturelle, d'un mysticisme tout oriental. Il demanda d'une voix douce, d'un ton paternel qu'il prenait naturellement avec les gens du peuple de Kandy :

« Ne s'agissait-il pas plutôt, d'une statuette en bronze comme celle de Tara, son épouse ?

- Non Sirji, il était là, bien là, en chair et en os...

- Alors peut-être as-tu vu une momie, comme celles que l'on trouve en Égypte ou au Pérou ?

- Je ne connais pas ces pays et je ne sais pas ce qu'est une momie, Sirji.

- Une momie est un corps humain ou animal, desséché et embaumé pour survivre au ravage du temps.

- Chez nous, Sirji, les morts sont incinérés...

- Je sais Asoka, mais il peut y avoir parfois des exceptions.

- Et puis, le corps que j'ai vu n'était pas sec comme un vieux tronc. Il était souple et lisse comme un corps d'homme vivant, Sirji.

- Alors il s'agissait peut-être d'un yogi, un moine en méditation qui avait fait vœux de silence et d'immobilité. Avec la faible lumière projetée par ta chandelle, tu n'as pas dû bien voir.

- Non Sirji, je vous assure. Au début, c'est ce que j'ai pensé. Aussi, je suis resté un long moment près de lui. Après m'être approché, je lui ai parlé pour lui demander s'il ne manquait de rien. Il ne m'a pas répondu. Je l'ai alors touché pour m'assurer qu'il n'était pas malade. Si cela avait été le cas, je l'aurais aidé à sortir de la grotte. Mais l'homme était mort. Sa peau était souple mais froide aussi. Son cœur ne battait pas et sa poitrine restait immobile, aucun souffle ne sortait de ses narines. L'homme était bien mort, seulement, je ne sais par quel sortilège, son corps avait l'apparence d'un homme en vie. Il avait les yeux clos et un sourire de béatitude éclairait son visage rond qui avait gardé toute l'expression d'un être vivant. Son expression de félicité était comme celles que l'on peut voir sur les visages des

statues du Bouddha de nos temples. Avec l'effigie de Tara à ses côtés, je me suis dit qu'il ne pouvait s'agir que d'Avalokiteshvara, son époux, le bodhisattva de la compassion. Lui seul peut expliquer ce miracle ! »

Sir John D'Oyly sourit avec commisération devant la crédulité mystique du jeune mineur. Puis, il se composa une expression sévère qui assombrit son visage avant de déclarer d'un ton rogue : « Ton histoire n'est pas crédible. Tu me racontes un fatras de mensonges. Tu te moques de moi ! »

Mais en disant cela, il ne faisait que provoquer le jeune homme pour le faire réagir, pour déceler une éventuelle tromperie.

Sir John D'Oyly avait eu connaissance de ce miracle par un vieux document qu'il avait déchiffré à ses heures perdues. La mission qu'il avait alors confiée à Asoka n'avait eu que ce but : s'assurer de la véracité de cette incroyable information. La découverte de la statuette de Tara n'était qu'un agréable bonus.

Devant le désarroi du jeune homme, Sir John D'Oyly retrouva un ton plus paternel pour s'adresser à lui, tout autant qu'à lui-même. Il laissa le fil de ses réflexions se dévider librement : « Je ne pense pas que le corps que tu as vu dans la grotte soit celui d'Avalokiteshvara. Il s'agit avec plus de vraisemblance de celui d'un moine, un fervent disciple du Bouddha, qui avait une dévotion particulière pour Tara, la déesse de la compassion. Tu

n'as rien à te reprocher, Asoka, tu n'as rien pris, rien volé ; tu n'as fait que regarder et voir un miracle de la nature. Voici, la somme que nous avons convenue. Tu peux t'en aller maintenant et tiens ta langue si tu ne veux pas la perdre. Pour ma part, je vais tenter de protéger cette merveille avant que des rôdeurs mal intentionnés ne s'en occupent eux-mêmes. »

Mais Sir John D'Oyly dut attendre quelques mois avant de mettre son projet à exécution. Il lui fallut tout d'abord participer à la reddition du royaume de Kandy, puis convaincre le gouverneur de Ceylan de l'aider dans son dessein...

British Museum — Londres

Sir Robert Brownrigg

Le 1er février 1820, Sir Robert Brownrigg laissa à son successeur nommé par la Couronne britannique, ses fonctions de gouverneur de Ceylan. Il quitta l'île quelque temps plus tard, à bord d'un navire militaire qui le ramena en Angleterre. Dans les cales du bateau, l'ancien administrateur et chef militaire de Ceylan emportait au fond de ses malles, outre ses affaires personnelles, une très belle statuette d'une divinité du panthéon bouddhiste ainsi qu'une momie des plus étranges.

Après le triomphe de la reddition sans effusion de sang du Royaume de Kandy, Sir John D'Oyly avait su convaincre le gouverneur de lui mettre à disposition quelques hommes de troupe dans le but de récupérer un curieux trésor archéologique.

La petite expédition fut tenue secrète, car il ne fallait surtout pas ébruiter que des représentants de sa Gracieuse Majesté allaient piller un sanctuaire religieux. Mais peut-être que cette rumeur circula malgré tout au sein de la population, et qu'elle fut une des raisons obscures de la Rébellion de 1817 qui ébranla la domination britannique sur l'île de Ceylan, et que Sir Robert Brownrigg dut réprimer avec une grande rigueur.

Peut-être qu'en fin de compte, ce sacrilège provoqua ou accéléra de manière indirecte son éviction du poste de gouverneur, et la disgrâce de Sir John D'Oyly à qui

l'on reprocha de n'avoir pas pressenti ou su prévoir la montée de la rébellion des autochtones de l'île.

En 1830, trois ans avant sa mort, Sir Robert Brownrigg fit don au British Museum de la statue en bronze que les experts du musée identifièrent tout d'abord comme étant Pattini la déesse de la fertilité et de la fidélité conjugale. Il fallut plusieurs années pour qu'elle fût enfin associée – comme l'avait pressenti Asoka, son découvreur – à Tara, l'épouse d'Avalokiteshvara, le bodhisattva de la compassion.

Avec la statuette, Sir Robert Brownrigg céda également l'étrange et encombrante momie trouvée dans le dagoba. La science du XIXe siècle ne permit pas d'expliquer l'état de conservation extraordinaire de cette momie, aussi, l'administrateur du British Museum la fit ranger dans un recoin préservé du musée en espérant que, dans l'avenir, une explication pût être donnée à ce miracle. Au début du XXe siècle des guerres sanglantes et interminables éprouvèrent l'Europe, et ne furent guère propices à l'étude de l'état surprenant que présentait cette curieuse momie. Suite aux bombardements répétés de l'aviation nazie sur la capitale londonienne, les autorités anglaises décidèrent le 23 août 1939 d'évacuer les collections du British Museum et de les répartir en différents lieux sur le territoire national. La statuette en bronze de Tara et la momie qui l'accompagnait, furent mises à l'abri dans les réserves de la National Library du Pays de Galles. À la fin de la guerre, l'effigie de Tara, la déesse de l'amour, de

la compassion et de la miséricorde retrouva sa place dans les salles du British Museum, comme un des bijoux de ses collections.

Par contre, la mystérieuse momie à l'apparence si fraîche ne réintégra jamais le musée. Les archives ne retrouvèrent pas sa trace. Elle fut déclarée comme perdue.

Mais certainement qu'elle ne fut pas perdue pour tout le monde...

« L'éclat de leur corps,
comme celui de la lune,
erre dans le vent frais. »

Graffitis anonymes – VIIe/IXe siècle
Forteresse de Sigiriya – Sri Lanka

Le 26 décembre 2004

Quelque part en Inde

La douleur prit naissance à l'heure glauque où la nuit hésite encore à céder le pas aux premières lueurs de l'aube. Alors qu'au dehors la douce clarté de l'aurore, paisible et rassurante, repoussait peu à peu les écharpes troubles de l'obscurité qui s'accrochait aux moindres replis du paysage, à l'intérieur de la cellule, la lumière crue du plafonnier, tel un éternel soleil au zénith, irradiait de ses rayons, le corps de la fillette endormie.

D'abord, ce ne fut qu'un élancement diffus, une gêne qui courait, insidieuse, sur la surface de la peau. En réaction, l'enfant se tortilla dans son sommeil, cherchant une position confortable qu'elle ne trouvait plus.

Puis le mal devint plus précis. Les traits lumineux qui jaillissaient de l'ampoule accrochée au plafond, se firent pesants comme des billes de plomb fondu. Chaque impact creusait un cratère dans la chair nue, d'où s'élançait peu après une boursouflure rouge, irritante.

Lorsque la gêne devint souffrance, il était déjà trop tard.

Un cri strident déchira la poitrine de la fillette et la plongea sans transition dans l'enfer de la réalité.

Elle bondit de sa couche et se roula sur le sol, telle une démente hystérique. Ses hurlements aigus remplissaient l'espace exigü de la chambre verrouillée de l'extérieur, étouffant les chants joyeux qui s'échappaient en continu d'un poste de télévision.

L'enfant se racla la peau avec ses ongles, cherchant à extraire cette brûlure qui lui rongeaient tout le corps, qui grouillait sous son épiderme comme si une myriade d'insectes voraces l'avait investie pour la dévorer vivante.

Mais de ses efforts désespérés, elle ne ramenait que des lambeaux de sa propre chair. Et la douleur ne faisait que croître et grandir à l'infini, décuplée par les multiples écorchures que la fillette s'infligeait elle-même.

Soudain, l'enfant sentit sa gorge se nouer. Ses cris n'arrivaient plus à sortir, ils restaient bloqués au fond de sa poitrine. Ils grondaient, tel des rugissements frustrés, s'accumulant aux rythmes des spasmes de la souffrance, mais plus aucun son ne jaillissait des lèvres gonflées de la fillette.

L'enfant perdit apparence humaine en quelques secondes.

Son corps enfla démesurément, formant une ébauche, une caricature d'être humain. Ses doigts boudinés ne pouvaient plus atteindre son dos gonflé pour tenter de

soulager sa douleur. Son visage prit la forme d'une pastèque prête à éclater sous la violence du soleil.

Bientôt, l'air climatisé de la cellule ne trouva plus de chemin à travers ce corps distendu, pour atteindre les bronches asphyxiées.

La fillette roula des yeux exorbités et mourut sans avoir expiré son dernier souffle.

Satellite de communication

« Hello ! Hello ! Do you hear me ? Vous m'entendez ?
- Yes Sir ! I hear you well. »

Malgré le souffle glacé de l'air conditionné projeté vers son bureau, l'homme sentit une bouffée de chaleur l'envahir et des gouttes de sueur se mirent à perler sur son front.

Son interlocuteur n'avait pas jugé bon de décliner son identité mais il savait parfaitement qui était à l'autre bout de l'appareil. Normalement son chef se chargeait de cette personne mais cette fois-ci, il était en première ligne.

Il se leva avec déférence, comme si son interlocuteur se trouvait dans la pièce, et il fit quelques pas fébriles pour s'écarter du climatiseur et de son ronronnement sourd, afin de capter au mieux l'appel.

La voix était dure, autoritaire.

« Où en êtes-vous ?

- Nous avançons Monsieur mais...

- Pas de mais. J'en ai assez de vos phrases creuses à l'orientale, je veux des réponses concrètes, précises. Je repose ma question : où en êtes-vous ? »

La voix se fit impatiente, et prit des accents menaçants.

« Difficile de vous donner tous les détails par téléphone...

- Essayez tout de même... tout en restant prudent, bien sûr. Ne citez aucun nom.

- Nous avons beaucoup de déchets, Monsieur. Nous n'arrivons pas à en trouver la cause. À ce jour, tous nos essais se sont soldés par un échec. Encore cette nuit...

- Vous avez une piste pour expliquer tous ces ratages ?

- Nous étudions le problème...

- Et alors, qu'en pensez-vous ?

- Heu ! Nothing yet, Sir ! Pour l'instant rien, absolument rien, mais nous espérons bientôt pouvoir...

- Ne vous moquez pas de moi, vous savez que je n'aime pas ça du tout. Je ne vous paie pas une fortune pour vous entendre me sortir ce genre d'ineptie. Je reprends donc ma question : qu'en pensez-vous ? »

Il marqua une pause.

Il songea au luxueux duplex qu'il venait d'acquérir dans l'un des quartiers huppés de la ville. Il pensa à tous les meubles achetés à crédit pour équiper ce bel appartement et à la voiture flambant neuve qui dormait dans le garage au sous-sol. Il fallait payer toutes ces traites maintenant ainsi que les études de leur fils aîné dans l'une des meilleures universités américaines et les

mensualités de l'action du club où il se rendait le week-end avec sa femme et leurs deux filles pour profiter de la piscine ou jouer au tennis et au bridge avec des amis. Il n'arriverait jamais à retrouver un travail lui permettant d'obtenir un tel salaire.

Des rigoles de sueur se formèrent le long de ses sourcils et de ses tempes. Il chercha ses mots mais rien ne vint. Il fallait pourtant formuler une réponse. La panique lui paralysait les mâchoires. Il balbutia dans un souffle quelques mots presque inaudibles.

« I'm sorry Sir, mais nous sommes secs. Nous ne nous expliquons pas tous ces ratés. Cela devrait fonctionner...

- Oui, mais cela ne fonctionne pas, je connais la chanson, vous me l'avez servie je ne sais combien de fois déjà. Alors maintenant, que comptez-vous faire ?

- Récolter d'autres informations... par un autre biais.

- Ça, je sais, je suis au courant. C'est moi-même qui ai organisé l'opération. Rien de plus donc ?

- Non rien. Nous allons continuer nos essais sur du matériel neuf, en attendant les résultats de l'opération en cours.

- Au sujet du matériel, vous n'avez pas de problème d'approvisionnement ?

- Aucun, pour le moment. Nous avons une filière fiable. Les prix sont, pour l'instant, raisonnables et les

arrivages réguliers. Rien à signaler de ce côté-là. C'est déjà un point positif.

- Oui, surtout si les prix restent stables, avec les besoins que nous avons, il y a toujours le risque de déclencher une inflation.

- Cela paraît improbable, compte tenu de la profusion de matériel qui nous entoure ici.

- Vous avez raison, et puis l'enjeu vaudrait bien si nécessaire un petit sacrifice financier. Nous nous renflouerions plus tard.

- Certainement.

- Vous avez des nouvelles de l'équipe d'intervention ?

- Pas depuis quelques jours.

- Informez-vous ! C'est très important...

- Je vais le faire immédiatement Monsieur.

- Je compte sur vous. Nous avons mis beaucoup d'espoir dans cette opération. Nous devrions en retirer des informations cruciales, et je suis persuadé que la solution de nos problèmes est dorénavant à portée de main.

- Certainly Sir. »

La communication interrompue, l'homme resta un long moment sans bouger, pensif, le combiné toujours à la main. Puis il sentit le besoin impérieux d'ouvrir en grand la fenêtre de son bureau comme s'il manquait d'air pour respirer.

Il s'abîma dans la contemplation du spectacle face à lui
Le vacarme de la ville, enrobé d'un air moite et brûlant,
envahit la pièce. Il n'atténua en rien les intonations
inamicales de cette voix distante qui résonnait toujours
en lui.

« Pourvu que ça marche et qu'on trouve quelque
chose », songea-t-il en refermant la fenêtre.

« Puissent les dieux nous venir en aide ! »

Sur la route côtière au sud-ouest du Sri Lanka

Une camionnette traçait son chemin dans la circulation qui se renforçait au fur et à mesure que le soleil effaçait les derniers vestiges de la nuit.

Derrière le pare-brise du véhicule, deux hommes harassés de fatigue discutaient à voix basse, alors que sur la banquette arrière deux silhouettes dodelinaient au gré des virages et des nids-de-poule de la chaussée.

« Regarde les deux derrière, ils dorment comme des bienheureux, dit l'homme accroché au volant, avec un ton d'envie et de reproche dans la voix.

- Que veux-tu qu'ils fassent ? Cela ne sert à rien que nous soyons tous réveillés. Il n'y a rien à faire pour l'instant, répliqua son compagnon. Au moins, ils seront frais et dispos lorsqu'il faudra agir...

- Peut-être mais moi, j'en ai marre de conduire. Ce damné chauffeur devant nous ne s'arrêtera-t-il donc jamais ?

- Tu veux que je te remplace ?

- Ouais, j'dis pas non. Je suis trop fatigué. Je ne sais pas comment fait le chauffeur de ce minibus pour tenir le coup. Il a conduit toute la nuit !

- Ils doivent être deux. On ne les a pas vus changer, c'est tout.

- Cela fait combien de temps qu'on suit ce maudit minibus déjà ?

- Trois jours, au moins...

- Et toujours pas un seul moment propice pour intervenir...

- Mieux vaut être patient, il ne faut pas se précipiter.

- Ouais, mais si on tarde trop, les deux moineaux vont retourner dans leur cage, et ce sera quasiment impossible de les kidnapper sans faire de vagues.

- Pas de panique. On va bien trouver un moment pour les escamoter en douceur.

- Regarde la carte. Quels sont les villages qu'il nous reste à traverser ?

- Le prochain bled d'importance, c'est Kalutara.

- Le bus va forcément s'y arrêter pour que les passagers puissent se dégourdir les jambes et manger un morceau.

- On peut essayer d'entreprendre quelque chose à ce moment-là.

- OK, d'accord. Mais en attendant, je m'arrête deux secondes le temps de te refiler le volant. J'aimerais dormir un peu moi aussi avant de passer à l'action... »

Par-delà la haute barrière des cocotiers, l'océan miroitait sous le soleil comme un gros animal paisible.

Kalutara – Sri Lanka Derko

La plage était déserte à cette heure matinale. Au loin, la mer scintillait sous les premiers rayons du soleil. Quelques canots à balancier dansaient sur les vagues et des mouettes voltigeaient autour des filets que remontaient les marins.

La jeune femme se retourna vers le comptoir du bar et étouffa un bâillement tout en ajustant son sari fuchsia. Elle vérifia son allure dans le miroir et constata avec soulagement qu'elle était de nouveau prête à assurer son rôle de gérante. Elle sourit à son reflet, comme pour assouplir son visage fatigué par une nuit trop courte.

La mousson sévissait sur la côte Est et les touristes — Scandinaves pour la plupart — s'étaient réfugiés ici, au sud-ouest de l'île, afin de profiter du soleil, alors que l'hiver engourdissait de froid leur pays d'origine. La veille, ils avaient fêté Noël avec un somptueux repas. La fête avait duré très tard et l'alcool avait coulé à flots.

Tout le personnel de l'hôtel avait dû travailler une partie de la nuit pour en effacer les traces. La jeune femme était, pour l'heure, la seule à son poste. Elle soupira de lassitude, puis d'un coup, sursauta.

Un homme la regardait dans le miroir. Un léger sourire en coin tordait ses lèvres, ses yeux rieurs trahissaient son amusement. Depuis combien de temps, cet homme l'épiait-elle ainsi ?

La jeune femme reprit son allure professionnelle et s'approcha de ce client inconnu, attablé sur la terrasse, sous un bosquet de frangipaniers.

« Good morning Sir ! Désirez-vous prendre un petit-déjeuner ?

- Volontiers !

- Quelle chambre ou quel nom dois-je noter ?

- Derko Moreno, chambre 18...

- Ah ! Monsieur Moreno, nous vous avons attendu toute la soirée. Vous avez dû arriver tard dans la nuit.

- C'est exact ! Votre gardien m'a heureusement permis de m'installer dans une chambre.

- C'est naturel, il était prévenu. Nous avons reçu votre réservation. Je me présente : je suis Chandrika, la gérante de l'hôtel.

- Enchanté ! »

Derko suivit la jeune femme du regard, avant qu'elle ne disparût en direction des cuisines. Le rose pourpre de son sari illuminait sa peau foncée et le noir profond de ses cheveux noués en chignon. De nouveau seul sur la terrasse, il s'étira et étendit ses longues jambes sous la table en teck, tout en fixant la ligne d'horizon. Pas un nuage ne venait entacher la limpidité du ciel qui se